

La messe vaut-elle bien une manifestation ?

Spécialiste du catholicisme contemporain, Yann Raison du Cleuziou relève que la messe constitue l'« observatoire privilégié des clivages internes ».

Bien que l'encadrement des déplacements rende difficile les observations, j'ai pu me rendre à la manifestation pour la reprise de la messe, le 13 novembre, initialement prévue sur le parvis de Notre-Dame, à Paris, puis déplacée place Saint-Sulpice, à la demande de la préfecture qui a autorisé le rassemblement.

Pour l'observateur, une manifestation s'aborde d'abord de loin, comme un agrégat de corps, et sa structure propre apporte déjà les premiers renseignements. Le corps collectif que constituent ici les corps rapprochés manifeste, indépendamment de tout slogan, qu'il s'y affirme une solidarité plus importante que le souci du corps individuel, et que l'ordre sanitaire ne peut donc dissoudre. Il convient de montrer que la foi vaut bien le risque qui est pris, puisque in fine elle est la voie d'une vie à l'horizon inépuisable.

C'est avec mépris qu'une oratrice oppose les messes interdites avec les transports en commun autorisés ou les files d'attente dans les supermarchés. Pour les manifestants, les sociabilités religieuses ne peuvent être disqualifiées comme inessentiels puisque justement, elles s'organisent autour d'un besoin supérieur à tous les besoins matériels.

Ces manifestations rendent visibles le rapport de force interne au catholicisme, en ce sens que tous les catholiques ne disposent pas de cette capacité à se mobiliser, et surtout pour ce type de cause. Les jeunes que j'observe ce soir appartiennent à cet univers conservateur qui s'étend des « tradis » aux charismatiques, et que j'appelle le « catholicisme observant ». Leurs témoignages de la « souffrance » que constitue la privation eucharistique ont une dimension extrêmement normative, car ils jettent un soupçon de tiédeur sur tous ceux qui vivent différemment leur foi. Cela provoque des réactions indignées.

La messe, observatoire des clivages internes au catholicisme

Si 53,8 % des Français se déclarent catholiques, seuls 1,8 % vont à la messe chaque semaine

La messe est un observatoire privilégié des clivages internes au catholicisme. Il faut tout d'abord rappeler que si 53,8 % des Français (18 ans et plus) se déclarent catholiques, seuls 1,8 % va à la messe chaque semaine, 2,3 % plusieurs fois par mois, 2,5 % à l'occasion de grands rassemblements (Lourdes, Frat), 11 % uniquement pour les fêtes saisonnières (Pâques, Noël). Les messes qui touchent la plus large population sont privatives (baptême, mariage, funérailles), selon une enquête Bayard-Ipsos publiée en juin 2016. En raison du taux de baptême extrêmement élevé des générations qui arrivent en fin de vie, les messes de funérailles sont sans doute les plus familières aux Français. Tout un symbole.

Le sentiment de privation de la messe ne concerne donc que les catholiques les plus zélés. Mais ces derniers sont divisés. Dans le contexte de la pandémie de Covid-19, la controverse sur la messe fait jaillir des clivages extrêmement profonds, parce qu'ils portent sur la définition même de ce qu'il faut faire, comme catholique, pour être dans la pleine fidélité à Dieu.

Il serait caricatural de résumer l'opposition à une tension entre piété individuelle et service du « prochain ». Pour les uns, le renoncement à la messe accomplit paradoxalement la communion eucharistique et en étend même la portée à tous les non-chrétiens. Car la privation de la messe, motivée par le désir de sauver des vies en brisant les chaînes de transmission épidémique, est un sacrifice de soi par amour des autres. En cela, c'est une imitation du Christ.

Les affrontements sont d'autant plus vifs que chacun prétend connaître la vérité

Mais pour les autres, la lutte pour la messe malgré le risque épidémique, c'est un renoncement à soi pour signifier la primauté de la vie spirituelle sur la vie matérielle, la supériorité du salut sur la santé. Et ces

catholiques n'estiment pas moins que les autres rendre service au prochain en rappelant que l'horizon véritable de la vie, ce n'est ni la santé, ni le confort ou la prospérité, mais la recherche et la contemplation de Dieu.

Comme souvent dans l'univers catholique, les affrontements sont d'autant plus vifs que chacun prétend connaître la vérité, c'est-à-dire les pratiques attendues de Dieu. L'acceptation du pluralisme reste précaire pour cette raison.

Le rapport à la messe, matrice de l'Eglise future

Les manifs pour la messe illustrent le basculement progressif du rapport de force dans l'Eglise. Qui se souvient encore de la grève de la messe de minuit que des prêtres du diocèse de Valence [Drôme]avaient décidé en solidarité avec une grève de la faim d'immigrés tunisiens ? C'était en décembre 1973. Si dans les années 1960-1970, la posture de minorité réformatrice était occupée par des militants progressistes, leurs successeurs sont conservateurs.

Le parallèle s'arrête là, car l'horizon séculier de la foi des premiers les a conduits à relativiser l'importance des enjeux institutionnels. En 1974, Michel de Certeau constatait que « des chrétiens de plus en plus nombreux sont d'autant moins pratiquants qu'ils sont plus croyants ». L'historien Jean Delumeau imaginait qu'il pouvait y avoir dans leur démarche les bases d'un renouveau durable du christianisme. Après l'élection de Jean-Paul II [en octobre 1978], devant le rétrécissement de l'horizon d'une réforme, ces catholiques ont achevé de prendre leur distance avec l'Eglise pour vivre un christianisme hors les murs par des engagements profanes.

Le rapport à la messe reste la matrice de l'Eglise future

Si des empreintes de ce christianisme peuvent se trouver dans de multiples univers militants, dans l'Eglise reste surtout le vide laissé. Ce que les enquêtes sur les pratiquants résiduels mesurent aujourd'hui est implacable. Tendanciellement d'une génération à une autre, si rien n'est fait pour transmettre la valeur de l'assistance régulière à la messe, les pratiquants font des non-pratiquants, puis les non-pratiquants font des non-chrétiens. Toute pastorale qui ne cherche pas à restaurer le sens de la pratique nourrit plus qu'elle n'inverse ce processus. Le rapport à la messe reste la matrice de l'Eglise future. Bien des débats théologiques se trouvent ainsi tranchés, indépendamment de la solidité des arguments ou des exégèses, par des dynamiques démographiques.

Si les observants montent en puissance depuis maintenant plus de deux décennies, c'est parce que dans un contexte d'effondrement du nombre de catholiques, ils parviennent mieux que les autres sensibilités ecclésiales à transmettre la foi d'une génération à une autre. Sans être en croissance, leur importance croît donc en raison du déclin du catholicisme.

La montée en puissance des observants dans l'Eglise

Mais leur influence vient aussi de la forme même de leur foi. Parce qu'ils reconnaissent une vertu ascétique à la discipline religieuse et transmettent le sens de l'obligation dominicale, ils font des pratiquants. Parce qu'ils accordent une place centrale à la messe comme « source et sommet de la foi », ils font des prêtres. Malgré leurs désaccords éventuels avec les évêques ou avec le pape, leur influence croît donc dans l'institution. Quoi qu'en pensent les évêques, ils sont de plus en plus souvent contraints d'appeler en renfort les jeunes prêtres issus de ces familles et formés dans les communautés nouvelles.

Anne Soupa, qui avait présenté une candidature iconoclaste à l'archevêché de Lyon, a déploré la nomination de Mgr Olivier de Germay pour succéder à Mgr Philippe Barbarin. De fait, le rapport de force dans l'Eglise ne récompense pas la compétence théologique, mais la docilité aux règles et rôles qui fondent l'autorité en son sein. La foi des observants leur permet de contester sans transgresser les règles du jeu institutionnel, ce qui les dote de sérieux atouts par rapport à ceux dont la foi les porte à contester prophétiquement ces mêmes

règles pour mieux laisser souffler l'Esprit.

Le rapport de force dans l'Eglise ne récompense pas la compétence théologique, mais la docilité aux règles...

Les règles de l'accès à l'eucharistie sont à ce titre un enjeu de pouvoir capital dans l'Eglise. Si les catholiques observants ont été si réservés à l'égard de l'exhortation apostolique *Amoris laetitia* du pape François, c'est parce que sa décision d'ouvrir la possibilité de communier aux divorcés et remariés assouplissait les règles de la pleine appartenance à l'Eglise et réintérait donc des marges dans le jeu institutionnel.

Le 13 novembre, place Saint-Sulpice, dans le 6e arrondissement de Paris, le rassemblement s'est dispersé en chantant un grand classique de la tradition scout : *Protège ma promesse, Seigneur Jésus*. On rapporte qu'Henri IV, parlant de sa conversion au catholicisme aurait dit que « Paris vaut bien une messe ». La fidélité des observants à la messe n'est pas moins promesse de pouvoir à venir. A moins que ceux qui boudent la messe comprennent l'impasse de leur stratégie pour faire advenir une Eglise différente.

Politiste, Yann Raison du Cleuziou est maître de conférences en science politique, rattaché à l'Institut de recherche Montesquieu, université de Bordeaux. Son dernier ouvrage : *Une contre-révolution catholique. Aux origines de La Manif pour tous* (Seuil, 2019).

Yann Raison du Cleuziou (politiste)